

que la justice ne mit la main sur le malfaiteur qui avait tenté de la tuer.

Opiniâtre comme il l'était, il se résignait à dix ans de faux-fuyants et à de petits mystères d'intérieur, au lieu de parler une bonne fois en homme et en maître, en père et en époux. Aussi la question pendante ne fut-elle pas tranchée; elle ne devait pas tarder à se représenter sous une autre forme.

L'enfant ayant écrit une lettre, Clarisse voulut naturellement en prendre connaissance; mais Marcelle parlait sans détours à Corentine, de Saint-Loup et de tous les Roverin, et surtout de son ami Pierre-Paul. Elle racontait ses chagrins en son style naïf, et disait en finissant :

« Il y a des jours que je voudrais être à la place de Plantiau, qui vous voit et qui vous caresse tant qu'il lui plaît. »

Clarisse étendit la main; Marcelle plia la lettre et voulut la cacher.

— Attends, mon enfant, tout à l'heure, dit Clarisse.

— Pourquoi donc? fit la cauteleuse petite campagnarde.

— Mais parce que je dois lire ce que tu as écrit.

— Vous! s'écria Marcelle avec effroi.

— Sans doute; les mères lisent toujours les lettres de leurs filles....

Marcelle, toute tremblante, se rapprocha de la cheminée :

— Eh bien? disait Clarisse.

— Voyez! s'écria Marcelle en jetant sa lettre au feu; vous ne la lirez pas!... vous ne la lirez pas!...

Et à ces mots, elle fondit en larmes :

— Je ne puis pas même leur écrire, dit-elle; ah! je suis trop malheureuse!... Corentine! Renée! Tanguy! mon Dieu!...

— Marcelle! dit Clarisse d'un ton sévère, vous écriviez donc de moi bien du mal?

— De vous, répondit Marcelle, je n'en parlais seulement pas.

— Mais alors pourquoi brûler cette lettre?

— Pour vous empêcher de la lire.

— Mais pourquoi encore?

— Parce que... parce que... murmura Marcelle en balbutiant et en sanglotant; tout à coup, frappant du pied :

— Qu'est-ce que ça vous fait donc à vous? dit-elle de son ton le plus farouche.

— Vous êtes grossière Marcelle! s'écria Clarisse avec autorité.

L'enfant ne répliqua rien.

— Allons! répondez-moi poliment, mademoiselle!

— Je ne sais pas quoi répondre, madame.

— Appelez-moi maman; votre papa le veut et vous l'a ordonné.

— C'est vrai, *maman*; je vous appellerai *maman*! dit Marcelle aussitôt.

Puis elle alla pleurer dans sa chambre, laissant Clarisse non moins affligée que surprise de son mélange d'obstination et d'obéissance.

Emilien, mais cette fois en présence de Marcelle, donna tort à Clarisse, qui s'emporta contre lui :

— Eh quoi! dit-elle, vous tolérez, vous excusez une résistance semblable! Vous me mettez à bout de patience!...

— Marcelle est malade, je ne veux pas qu'on la contrarie!

— Ai-je donc rien exigé d'injuste; pourra-t-elle écrire en Bretagne à mon insu?

— Oui, dit Emilien, qui prit son chapeau et sortit.

— Cette vilaine petite sottise paysanne aura donc toujours raison contre moi! s'écriait en même temps Clarisse qui, toute bouleversée, se rendit chez la comtesse de Lersant.

Toutes les tentatives pour conquérir la confiance de Marcelle avaient échoué. Marcelle était affectueuse pour son petit frère, sa petite sœur, les voisins, la servante, pour tout le monde; elle ne lui témoignait à elle qu'antipathie et répugnance. Elle refusait de répondre à ses questions les plus simples, et elle obéissait aux moindres volontés de son père.

— C'est intolérable! s'écriait Clarisse; tenez! cette enfant met bien l'orthographe; elle calcule sans fautes, elle a de bons éléments d'histoire, de géographie et même de dessin.

— Qui donc a pu lui apprendre tout cela dans son village? interrompit la comtesse.

— Étonnée comme vous l'êtes, je le lui ai demandé; elle m'a boudé, elle a obstinément refusé de me le dire.

Marcelle ne devait ni ne voulait nommer Pierre-Paul.

— A chaque instant, poursuivait Clarisse, elle est un brandon de discorde; vous me voyez désespérée.

— Patience et courage, mon enfant! attendons encore un peu; j'irai te voir tous les jours pendant l'absence de ton mari. Je tâcherai de t'aider! Evitons un éclat, s'il est possible!

Clarisse plus froide et plus sévère après des scènes comme celle qu'on vient de raconter, devait paraître méchante à Marcelle qui minait le mal du pays.

Marcelle avait l'imagination vive et l'esprit frappé, elle devint languissante, elle s'étiolait. Elle avait besoin d'épancher son jeune cœur, et son père lui-même, lorsque, chose rare, il était seul avec elle, évitait de lui parler du village.

Une barrière fatale s'élevait entre elle et Clarisse; Clarisse pourtant, la voyant souffrante, fut saisie d'une tendre pitié et, de sa voix la plus caressante :

— Ecoute, mon enfant, lui dit-elle, je vais m'adresser à ton jugement. Tu es intelligente; tu me comprendras bien. J'étais malade le soir de ton arrivée à Paris; tu as eu peur de moi; tu m'as parlé durement, m'en suis-je fâchée? Non! j'ai attendu, et j'ai toujours tâché d'être bonne pour toi. Je t'ai traitée mieux que Gilbert et que Léonie, parce que tu es l'aînée. Quel mal t'ai-je fait? dis-le moi: pourquoi ne veux-tu pas m'aimer!

Marcelle écoutait attentive, les yeux fixés sur Clarisse, émue déjà, résistant encore pourtant, Clarisse redoubla de douceur :

— Tu es sensible, Marcelle; tu ne fais de mal à personne, pourquoi m'en fais-tu? mon bonheur dépend de toi seule. Je ne demande que d'être ta mère, tu refuses d'être ma fille. Tu n'as que des secrets pour moi, tu te serres le cœur, ouvre-le; nous nous aimerons bien et tu seras heureuse.

Marcelle fut tentée de se précipiter dans les bras de Clarisse, qui dit encore en lui prenant la main :

— Allons! promets-moi de m'aimer, je t'en prie... je t'en prie!

— Je voudrais bien, mais je ne peux plus!... s'écria Marcelle en pleurant. Vous n'êtes pas Corentine, vous, avec vos grands yeux noirs qui roulent!... Vous êtes la Parisienne, et tous ceux que j'aime sont là-bas, bien loin... bien loin!

Les larmes de Marcelle redoublèrent; Clarisse l'attira sur son cœur; elle se laissa faire sans effort, mais elle ne se calmait pas; les noms de tous ses amis du village se mêlaient à ses sanglots: — Tanguy et Renée, Briec, Julien, Mariette, Périne et Denise, Aubin Gillet Suzanne et Laure de Beauval, elle les appela tous, excepté Pierre-Paul.

Dix fois elle fut sur le point de proférer son

nom, dix fois elle eut la force de se taire; mais ses larmes coulaient toujours, elle sanglotait, elle tremblait comme une feuille; elle eut des spasmes nerveux et enfin de violentes convulsions.

Clarisse épouvantée envoya chercher le médecin et fit prévenir son mari qui accourut boulevé :

— Ma fille! Marcelle! en un pareil état! s'écria-t-il avec terreur. Que s'est-il donc passé, madame? L'auriez-vous maltraitée?

— Ah! s'écria Clarisse, cette enfant est ici pour notre malheur à tous!

— Elle y restera, je le veux! dit Emilien d'une voix terrible. Mais secourez-la donc! soignez-la! sauvez-la!...

— Monsieur! répartit d'un ton sévère une femme qui, pendant cette scène, venait d'entrer sans être vue, prenez-y garde, vous maltraitez ma fille, à moi!

Clarisse, éperdue, se jeta dans les bras de la comtesse de Lersant.

Emilien se retourna, et demeura stupéfait en voyant Marcelle dans ceux de Corentine.

## XXIII.

## ALARMES.

Depuis la lecture des mémoires de son père, depuis le départ subit de Marcelle, Pierre-Paul était plongé dans une tristesse qu'on respectait au Moire, que l'on partageait chez les Morgan. Il recherchait la solitude, mais n'emportait plus ses livres lorsqu'il allait faire paître les troupeaux.

A quoi bon augmenter la somme de ses connaissances?

— N'en savait-il point bien assez pour vivre paysan?

Il avait autrefois espéré qu'en cultivant son esprit il se rapprochait de la fille de M. Durantais; désormais une barrière insurmontable s'élevait entre elle et lui.

Sa mélancolie profonde engendrait un découragement que Corentine crut devoir combattre.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, si j'ai eu l'imprudence de favoriser ton penchant pour Marcelle, c'est une raison de plus pour que j'essaie de te consoler. Ne te laisse point abattre, Pierre-Paul; sois paysan, mais ne renonce pas à tes études.

— Pourquoi? répondit le jeune gars; pour-

quoi lorsque pendant si longtemps vous avez blâmé mon oncle de me faire donner une éducation inutile?...

— Je craignais alors que ton savoir ne te portât un jour à quitter le pays. A présent, sûre du contraire, je te répète, avec M. de Beauval, que l'instruction est bonne et avantageuse dans toutes les positions.

— J'ai le cœur trop chagrin, mère Morgan, pour avoir l'esprit libre. Je ne pense qu'à mon père, à ma sœur Clarisse qui vit peut-être encore, à Marcelle... et à ce malheureux Paris, où, comme vous nous le disiez vous-même, il y a tant de misère en robe de soie et en habit noir.

— Travail, étudie, Pierre-Paul, ne serait-ce que pour distraire ta peine. Crois-tu donc que je sois sans inquiétude, moi? Mais je m'occupe de mes devoirs de mère de famille, je prie avec ferveur pour Marcelle, et souvent l'espérance reluit en moi comme un beau rayon de soleil. Ne sais-tu pas que rien n'est impossible au bon Dieu? Marcelle ne nous oubliera jamais...

— Clarisse avait son âge quand nous nous sommes séparés, et Clarisse nous a oubliés, vous le savez bien!

— Non, je n'en sais rien; nous ignorons malheureusement l'histoire de ta sœur; mais nous savons que Marcelle est intelligente et remplie de tendresse pour nous. Tu n'es qu'un paysan, elle sera une jeune personne du monde, son père ne veut entendre parler ni de toi ni de tes parents; malgré cela, Pierre-Paul, écoute bien. Ce que possède Marcelle n'est presque rien à Paris; M. Durantais, pauvre employé sans fortune, est le petit-fils d'un simple paysan tout comme toi; son éducation est donc sa seule supériorité sur nous; eh bien! il ne dépend que de toi de ne pas lui être inférieur.

— Cela me rendra-t-il Marcelle? Elle vit à Paris, moi au fond d'un village de Bretagne; la reverrons-nous seulement?

— L'avenir n'appartient qu'à Dieu, répondit Corentine, et je ne commettrai point la faute de te donner de folles idées, lorsque je me reproche déjà d'avoir été imprudente. Seulement, crois-moi: tous tes intérêts te commandent de ne pas abandonner tes études. Ton devoir est de ne rien négliger pour te rendre utile à tes amis, à tes parents, à notre canton et à ton oncle Gervais surtout. Par reconnaissance, mon cher enfant, tu es obligé à faire profiter tes bienfaiteurs de l'instruction qu'ils t'ont procurée! Tu as bien

commencé, ne t'arrête pas en chemin, ce serait finir d'une manière indigne de toi!

Pierre-Paul courba la tête en signe d'assentiment, et dès le lendemain, avant d'ouvrir la barrière aux bestiaux, il prit un livre de littérature. Il ne se dirigea point vers la Petite-Plorée comme les jours précédents, il n'alla point rêver et soupiner au lieu même où il avait aperçu Marcelle pour la dernière fois; mais, accompagné du fidèle Plantiau, il s'enfonça résolument dans le bois de Beauval:

A la bonne heure! dit l'oncle Gervais en se frottant les mains, il paraît que notre pauvre gars commence à se faire une raison!...

— Ouais! ouais! fit la Bernarde du fond de la cheminée où elle avait pris ses invalides, m'est avis à moi qu'il aurait bien pu se passer d'un livre.

Gervais Roverin se retourna vers la vieille servante, seule avec lui en ce moment, et qui poursuivait presque en monologue:

— J'ai toujours peur qu'à force de tant étudier notre jeune maître n'ait un jour fantaisie de s'en aller dans tout leur Paris chercher sa petite Marcelle. Je voudrais qu'il n'y eût jamais de la vie un Durantais en Saint-Loup!...

— Allons! autre radotage! répartit Gervais.

Il n'ira point à Paris, entendez-vous? C'est moi qui ne le veux plus! J'ai lu les mémoires de mon frère Joseph; je vois que mes parents lui ont fait grand tort sans le vouloir, et je réparerai ce tort-là, Bernarde! Il a reçu pour sa part une espèce d'éducation qui a fini par le rendre plus misérable que le dernier de nos mendiants de Bretagne; moi, j'ai eu la ferme, les prés, les champs, la bonne terre, et j'ai toujours vécu sans trop de peine! Les enfants de Joseph, Pierre-Paul, à sa majorité, et sa sœur Clarisse, si elle est encore de ce monde, auront leur juste part des biens de mon père! Voilà.

La Bernarde, au mot de radotage, avait donné un furieux coup de béquille à la crémaillère, mais avant que son maître eût achevé de parler, elle s'apaisa, sortit de la cheminée, et s'approchant de lui avec une vive émotion:

— Voici tantôt soixante ans, dit-elle, que je suis entrée au service de votre grand-père: j'y ai souventes fois entendu d'honnêtes paroles, mais pas une meilleure que celle-ci. Le bon Dieu vous bénira, Gervais, vous et vos cinq enfants!

Sur ces mots, elle fit le signe de la croix avant d'aller se rasseoir à côté du chaudron.

Gervais dit alors:

Mais comme on ne sait qui vit ni qui meurt, Bernarde, je veux de suite faire mettre ma volonté sur papier timbré. c'est plus sûr!

— Allons! allons! grommela la vieille servante, j'ai peut-être bien eu tort de tant lui reprocher sa maladresse à la toupie. Ce qu'il fait là, ayant cinq enfants, ne se voit guère, même dans notre bon pays haut-breton.

A partir de ce jour, on remarqua au Moire que la Bernarde cessa complètement de le chausser, ce qui surprit à bon droit la mère Roverin et ses enfants, car ils ignoraient tous et devaient ignorer, jusqu'à la majorité de Pierre-Paul, ce qui s'était dit en leur absence.

Gervais Roverin, qui ne souffrait en son logis d'autre opposition que celle de la Bernarde et n'acceptait d'autres conseils que ceux de Pierre-Paul, était en sa qualité de paysan, entêté, sournois et jaloux à l'excès de son autorité paternelle.

Il modifia toutes ses allures, devint plus économe et beaucoup plus âpre au gain que par le passé, ne remit plus les pieds au cabaret, réduisit la consommation du cidre dans sa propre demeure, et veilla de près aux moindres dépenses.

Il renvoya ses garçons de charrue et contraignit ses fils à travailler trois fois plus qu'auparavant. A la vérité, il leur en donna l'exemple.

Sa femme et ses filles furent obligées à filer une heure de plus chaque soir.

Le temps du dîner et du souper fut réduit; il ne permit plus à aucun des siens de perdre une minute.

Grâce à ce système, il put chaque année acheter quelques arpents de lande qu'il défricha conformément aux idées de Pierre-Paul; il améliora ses terres, multiplia son bétail, s'ingénia pour trouver à ses denrées des débouchés plus lucratifs, et enfin par une activité bien entendue, il parvint en l'espace de six ou sept ans à augmenter son propre patrimoine.

Sur ces entrefaites, Brieuc son fils aîné étant tombé à la conscription, il lui refusa un remplaçant et le força de partir jusqu'à l'époque où Julien serait exempté du service comme frère d'un soldat présent sous les drapeaux. Après quoi, Brieuc devait être racheté au frais de Julien.

La mère Gervais eut beau pleurer, Pierre-Paul et ses cousines eurent beau supplier, Blaise-Cordon, qui prononça en cette occasion un discours digne d'une distribution des prix, eut

beau pérorer et gesticuler, Gervais fut inflexible.

La Bernarde parut enchantée.

Brieuc passa trois ans dans l'infanterie de ligne, et la part d'héritage de Julien fut diminuée de six cents francs, quoiqu'il eût travaillé pour deux à la ferme pendant l'absence de son frère.

Vers la même époque, Mariette, qui avait vingt ans, fut demandée en mariage.

Le futur gendre convenait à tous égards; il était de la famille des Morgan, possédait quelque bien et s'était fait aimer.

Gervais lui posa les plus dures conditions; d'abord, point de noces coûteuses, en dépit de tous les usages; ensuite, une dot assez ronde, car elle représentait plus du douzième de l'avoir total du père Gervais, mais avec cette clause expresse que Mariette renoncerait à toute espèce de droits sur le reste du patrimoine Roverin.

Les parents du futur refusèrent, Mariette pleura; Pierre-Paul, la Gervaise, tous les amis des deux familles intercédèrent chaudement; Jacques Morgan, cousin de l'amoureux, se fâcha; Corentine, qui se hâta de le réconcilier avec Gervais, plaida encore pour les amoureux:

— Non! cent mille fois non! répondit l'oncle de Pierre-Paul; j'ai mes bonnes raisons que je garde pour moi. Je ne veux pas que mon gendre puisse jamais se plaindre d'avoir été trompé; je donne à Mariette, pour sa dot, mes champ de Pré-en-l'Île. Qu'elle ni son mari ne comptent de leur vie sur un demi-journal de plus.

— Mais, objecta Corentine, vous n'avez que cinq enfants, six en comptant Pierre-Paul, et Pré-en-l'Île ne fait pas le dixième de votre bien. C'est une dot superbe pour le présent, mais...

— Mais... mais... mais... interrompit le père de Mariette, je dis: Non! Je ne suis pas Jacques Morgan, moi! Vous êtes maîtresse dans votre bien, je le suis dans le mien: voilà la différence.

— Il a raison, il a raison, dit la Bernarde qui le soutenait désormais en toutes rencontres.

Les mauvaises langues prétendirent qu'il devenait avare en vieillissant.

Corentine, qui n'était pas mauvaise langue, persuada aux cousines Morgan de céder aux larmes et aux prières des amoureux; toutes les conditions de Gervais furent acceptées, le mariage se fit, mais au Moire il n'y eut ni nocé ni festin.

De Lavignais aux Dames-Plorées, du hameau de Beauval à l'auberge de la Fourche, ce fut à qui blâmerait l'inconcevable lésinerie du riche paysan.

On se dit, on se répéta en tout Saint-Loup qu'il venait encore d'acheter au comptant un fier morceau de la Petite-Plorée, l'ancien bien aux Durantais.

On le traita de ladre, de vilain, de crasseux, illaissa crier en redoublant d'économie.

Quant à la Bernarde, sans divulguer les généreux projets de son maître, Dieu sait comme elle releva les mauvaises langues.

Le rapide exposé des intentions, faits et gestes de l'oncle Roverin, vient de nous faire anticiper de plusieurs années sur l'époque où Pierre Paul, encouragé par Corentine, essaya de reprendre ses études.

Dès le premier jour, en revenant des bois de Beauval, il laissa au chien Plantiau le soin de ramener le bétail pour aller dire à la nourrice de Marcelle :

— J'ai suivi votre excellent conseil d'hier, mère Morgan ; j'ai lu un bon livre qui m'a remis un peu de calme dans le cœur. Merci ! vous êtes ici pour le bien de tout le monde.

— Et moi, dit la fermière, j'ai reçu de bonnes nouvelles de Paris.

— Marcelle vous écrit ! s'écria vivement le jeune père.

— Non, son père, mais elle ne tardera pas.

— Eh bien ? reprit Pierre-Paul avec moins d'empressement.

— Elle est arrivée bien portante ; elle plaît beaucoup à sa jeune belle-mère, à son petit frère et à sa petite sœur.

Le gars étouffa un soupir.

— Elle pense à nous, ne parle à son père que de ses amis du village et nous aime de tout son cœur.

— Moi, dit Pierre-Paul avec tristesse je ne serai pas content avant qu'elle nous en ait écrit autant elle-même. Marcelle ne sait pas mentir, elle nous dira toute la vérité.

— Douterais-tu de son père ? s'écria Corentine.

— Il doute bien de nous ! répliqua le jeune Roverin.

Une semaine après, Jacques Morgan, Renée Tanguy et Pierre-Paul, réunis autour de Corentine s'entretenaient de l'enfant bien-aimée ; ils déploraient son absence, faisaient son éloge et se racontaient mille traits charmants qu'aucun

d'eux n'ignorait, mais que chacun prenait un touchant plaisir à entendre.

Comme elle était douce et prévenante, obéissante et bonne !

Elle cherchait toujours à se rendre agréable à ses parents, à ses amis et même aux inconnus.

Elle avait un sourire pour les plus hideux uendiants.

Malgré sa timidité, malgré son terrible accident, elle ne les fuyait pas et ne paraissait jamais si heureuse qu'en leur faisant l'aumône.

S'il y avait quelque malade au bourg, elle voulait absolument que Corentine la menât le visiter : — « Je lui porterai bonheur, disait-elle, je prierai pour sa guérison. Venez mère, venez vite ! il souffre beaucoup peut-être ; pressons-nous ! »

A la Plantelle, on parlait du fâcheux effet produit par son départ et les rumeurs lamentables continuaient d'avoir cours dans le canton.

— Pauvre Marcelle ! dit Jacques Morgan, si encore elle avait pour père un homme raisonnable, mais ce M. Durantais a la tête bien légère, m'est avis.

— Et le cœur donc ? ajouta Pierre-Paul, qui ne pardonnait pas à Emilien ses préventions contre tous les hôtes du Moire.

— La tête et le cœur, dirent Renée et Tanguy, que lui reste-t-il donc de solide ?

— Vous le connaissez mal, mes amis, dit Corentine, M. Emilien est bon et généreux, détrompez-vous !

Elle défendait encore le père de Marcelle, lorsque le facteur rural lui remit une lettre de Paris. En reconnaissant l'écriture de l'adresse, les Morgan et Pierre-Paul ne poussèrent qu'un cri de joie ; mais dès les premiers mots tous les fronts s'assombrirent.

La lettre de Marcelle était conçue en ces termes :

« Je suis bien malheureuse ici ; j'ai une maman bien méchante. Papa la gronde bien fort. Elle dit que je suis une vilaine petite sottise pay-sanne. Je m'ennuie, je pleure toujours, j'ai été malade, et je vais mourir comme ma vraie maman.

» Adieu ! ma bonne mère-nourrice chérie ; adieu à mon oncle Morgan, à Renée, à Tanguy et à tous ceux qui m'aiment à Saint-Loup.

» Adieu à mon bon ami Pierre-Paul, qui était si gentil pour moi !

» Quand je serai un ange dans le ciel, je de-

manderai à ma vraie maman de me mener à Saint-Loup revoir tous mes chers amis, que je n'oublierai jamais, jamais ! »

Renée et Tanguy pleuraient à chaudes larmes. Corentine, palpitante, n'acheva sa lecture qu'avec effort. Pierre-Paul retenait à peine des cris de désespoir. Jacques Morgan fit un geste de menace.

— Je suis le subrogé tuteur de Marcelle, moi ! dit-il sourdement. Je vais à Paris et, cette lettre en main, je les forcerai bien à nous la rendre ! Ils nous tueraient la fille comme la mère !... — Femme, ajouta impérieusement le fermier ; fais vite, la carriole va passer. Tanguy, cours m'arrêter une place !

— Oui, cours ! s'écria Corentine, mais ne parle à personne de cette lettre-ci, entends-tu bien ! Il ne faut pas augmenter les mauvais bruits. Tout de suite on accuserait Mme Durantais d'avoir voulu faire tuer Marcelle.

— Et c'est peut-être bien vrai aussi ! repar-tit Morgan, paysan soupçonneux, selon l'habitude de ses pareils.

— Si cela était, mon mari, dit Corentine d'un ton solennel, nous ferions notre devoir jusqu'au bout ! Pour obtenir justice de cette femme nous vendrions jusqu'à notre charrue.

— Et moi ; s'écria Pierre-Paul, je vous donnerais tout ce que j'ai.

— Mais, si cela n'est pas, ajouta Corentine, assez de calomnies, assez de méchancetés, ne parlons pas de cette lettre à Saint-Loup.

— C'est juste, murmura Pierre-Paul, il faut nous taire, attendre et savoir.

Corentine, ouvrant une armoire, faisait un léger paquet de ses propres hardes ; elle jeta ensuite la longue pelisse noire sur ses épaules, et dit :

— Me voici prête.

— Mais moi ? demanda Morgan.

— Je pars la première ; plus tard, s'il le faut, tu viendras me rejoindre. Mieux que toi, je persuaderai à M. Emilien de nous rendre Marcelle ; mieux que toi je verrai si cette jeune dame dont il me faisait tant l'éloge mérite que Marcelle l'appelle méchante.

— En douteriez-vous ? dit Pierre-Paul.

— Je veux espérer que Marcelle se trompe ; j'aime mieux croire qu'une enfant de onze ans juge mal sa belle-mère que de supposer avec vous des crimes et des infamies sans nom. J'ai le cœur déchiré, moi ; je tremble pour Marcelle dont j'ai

vu mourir la mère, mais je crains avant tout de porter un jugement coupable. . . .

— Femme ! dit Morgan, tu es moins méfiante et plus juste que moi : va donc ! mais écris-moi dès le soir de ton arrivée, je compterai les heures ; je serai au bureau de la poste à Fougères dans cinq jours, et, si dans cinq jours je n'avais rien reçu, je partirais. . . .

— Avec moi, père Morgan, s'écria Pierre-Paul.

— Avec toi, je le veux bien ! répondit le fermier de la Plantelle.

Corentine partit donc seule, laissant la consternation dans tous les cœurs.

Le maître d'école Blaise Cordon et son compère Jérôme Gillet, qui sortaient du cabaret de la Fourche, la virent monter en carriole, mais ils crurent qu'elle n'allait qu'à Fougères.

Au Moire, si l'on remarqua le redoublement de tristesse de Pierre-Paul, on ne songea point à l'attribuer à de mauvaises nouvelles de Paris. L'absence de Corentine devait passer inaperçue jusqu'au dimanche suivant.

## XXIV.

## CONCILIATION.

A Paris, dans ce grand Paris qu'elle maudissait si souvent, Corentine ne se trouvait pas sur un terrain nouveau.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle prit un frugal repas, revêtit son plus beau costume, mit une grande coiffe toute blanche et, comprimant ses émotions, se rendit d'abord chez l'agent d'affaires Bruny, au bureau d'Emilien Durantais.

Emilien venait d'en sortir. Elle apprit que sa femme, alarmée de l'état de Marcelle, le faisait appeler en toute hâte.

— L'enfant, lui dit-on, était à la mort.

Corentine frémit. Les soupçons de son mari, le souvenir du guet-apens, la lettre de Marcelle, éveillèrent en elle des pensées horribles.

On parlait de convulsions subites : elle craignit un empoisonnement.

Invoquant le secours du Ciel, épouvantée, tremblante, mais par un effort suprême conservant tout son sangfroid, l'énergique Bretonne courut à la demeure d'Emilien.

Une dame qui descendait d'un riche équipage passa la première en jetant au concierge le nom de Mme Durantais.

— Madame Durantais ! répéta Corentine d'une voix étouffée.